

LOUIS JAMMES, UNE HUMANITÉ...

Depuis ses fameux clichés du *bad painter* Jean-Michel Basquiat nu et déjà convoqué par les limbes jusqu'à ses prises de vues sur la route serbe, où des migrants cheminent par grappes comme guidés par les rayons célestes d'un au-delà meilleur, Louis Jammes saisit les fards et les affres, car la vérité n'est humaine que lorsqu'elle se montre maquillée. Et son art ne saurait être que de contact, le voyant lui-même *bad photograph* et toujours « sur la route », sans but autre que de frémir avec le monde. Le portfolio qui suit, constitué lors du printemps arabe, est à cette image, quand il ne s'agit pas de représenter, mais de vivre.

PAR TOM LAURENT

Louis Jammes.

GALERIE RABOUAN MOUSSION, PARIS.

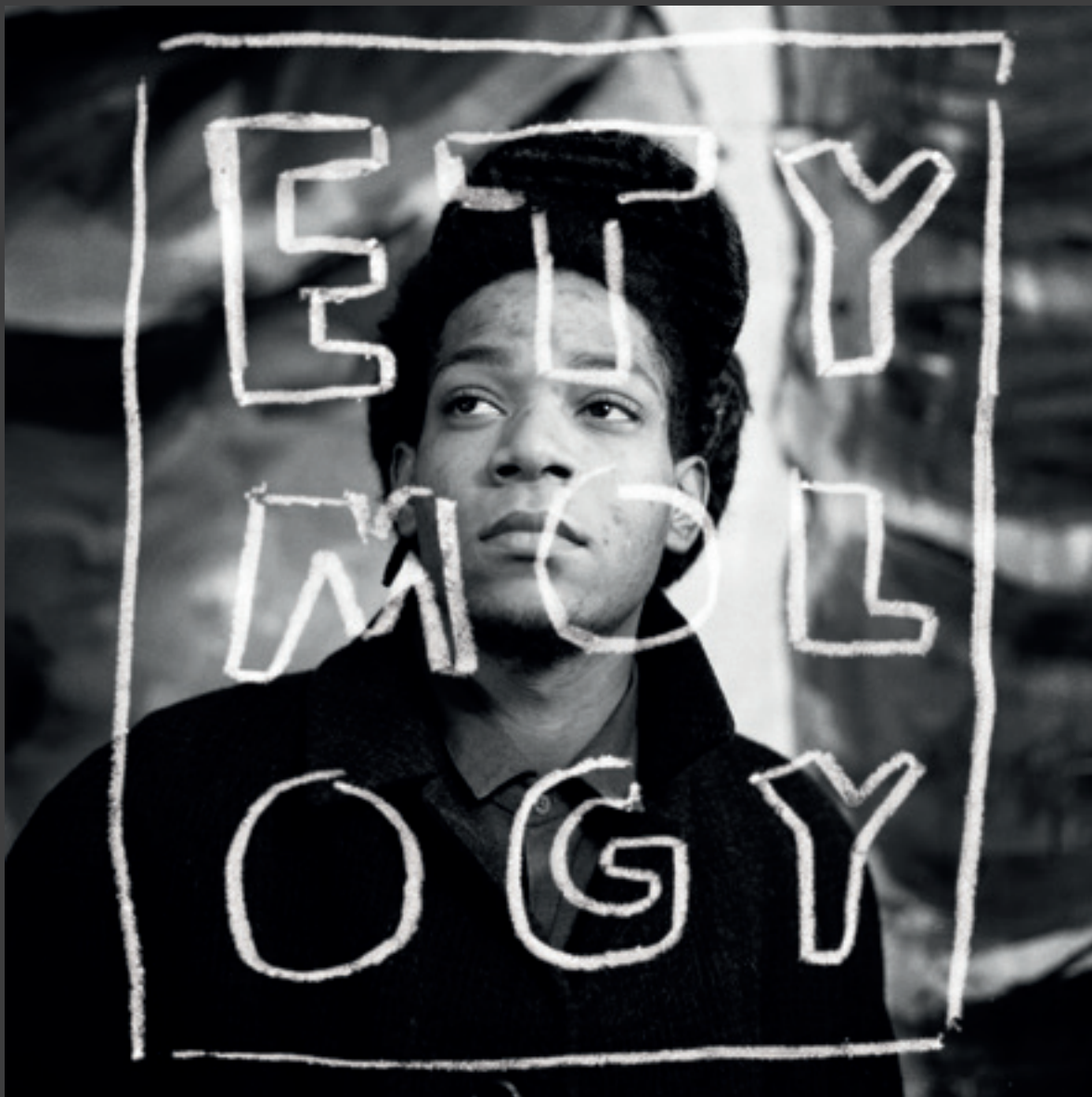
1^{ER} VOLET - DU 15 OCTOBRE AU 26 NOVEMBRE 2016.

2^E VOLET - DÉBUT 2017



Michel Nuridsany dit de lui qu'il est apparu sur la scène de l'art comme « un OVNI ». Et un pionnier, devrait-on dire. Celui qui écrit en 1983 sur un polaroid « la photographie du rêve est bien réelle mais vide » prolonge alors de sa calligraphie infantile ce que le medium de « l'effet de réel » ne peut nous montrer. Photographe plasticien avant l'heure, Louis Jammes portraiture ses copains de la Figuration libre – Combas, Boisrond, Di Rosa, Blanchard... – dans des décors sous acide de leur cru au même titre que Keith Haring, quand les années sida leur font brûler la vie qui les brûle. Brion Gysin et William S. Burroughs se prêtent au psychédélisme de la mise en scène – Basquiat et sa corde au cou, Warhol en génie des fleurs, Lou Reed le rockeur prophétique suivent... Les *Bag People* de la même époque font descendre son studio dans la rue. Loin, très loin d'un reportage « objectif » sur les petits métiers de Barbès, Jammes fait son commerce, simplement : une photo pour le modèle, une photo pour lui. Car, comme il le dira à sa manière de Sarajevo – qui est

La Bibliothèque, construite en 1896, incendiée le 26 août 1992. 1993, Sarajevo, photographie d'un collage d'une sérigraphie in situ.



ETYMOL OGY (en collaboration avec Jean-Michel Basquiat). 1988, photographie, 100 x 100 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Rabouan Moussion, Paris.

pour lui « le nom de rien qui ne puisse être représenté » – où il fait des allers-retours en 1993, mieux vaut pour lui une faille dans la réalité qu'un constat machinal. Dans la capitale bosniaque, Jammes dit « nous » face aux tirs des snipers qui muent les civils en cibles. Choissant son camp, il photographie ceux qu'il croise sur place, réalise des sérigraphies à Paris et revient les coller à Sarajevo. Ses images d'enfants qu'il arme d'ailes les laissent anonymes, car « les morts n'ont pas de nom, pas de nombre » : de cibles, ces êtres un pied dans la tombe deviennent des anges... Malgré certaines critiques qui voient dans son expérience une exploitation de la guerre, Louis Jammes instruit une présence de l'art dans la nasse de Sarajevo. Et fait de son art un « anti-destin », aux côtés de ceux auxquels le conflit ôte tout

destin. En 1996, il prend le parti de Pygmées chassés de la forêt primaire en Ouganda. Pour lui, « se déroule là et silencieusement un minuscule génocide culturel ». Face à nous, enfermés dans le format carré du polaroid, les Pygmées appellent leur salut, tandis que le photographe a gratté la surface de l'image, comme pour tenter de briser cette distance qui les fait oublier. Le même ressort l'amènera en 2000 sur la piste des Dolganes, peuple nomade du l'extrême-nord de la Sibérie. Il y reste deux ans. Dans les dizaines de portraits étagées devant les strates du paysage glacé, Louis Jammes trouve l'étonnement qu'il recherche. Cette familiarité étrangère se lit dans ses travaux postérieurs, comme la série des printemps arabes, dont il livre son propre commentaire dans les pages suivantes.



Proche de l'éternité. Place Tahrir, Le Caire. Juin 2012.

« Nous sommes au petit matin... Ce sont les Frères musulmans qui dorment place Tahrir et qui, pour la première fois, vivent au grand jour après leur emprisonnement systématique sous Moubarak. Et ce sont des enfants que l'on voit, je me trouve simplement parmi eux : tout cela suspend le jugement... D'ailleurs, si je disais à un copain cairote de 25 ans qu'en France la plupart des gens ne croient pas en Dieu, pour lui cela est inimaginable... Je ne

photographie jamais les gens sans bienveillance. En Égypte, chez les Sunnites, le rapport à la photographie est difficile, notamment lorsque comme ici, le sujet dort et n'a pas conscience d'être pris en photo. Mon acceptation variait selon les groupes, la situation... Dès lors que pour eux, je représentais la presse occidentale, on me détestait, ou au contraire, on me prenait à témoin et on m'accueillait les bras ouverts. »

« Dans ma série prise en 1996 en Ouganda, on voyait des Pygmées chassées de la forêt primaire, des hommes qui portent en eux une culture orale. Ici, référence est faite à la civilisation du Livre. La révolution égyptienne a commencé avec Facebook, avec les étudiants, mais c'est un non-événement comparé à l'importance de l'émergence d'un Islam politique... Les phrases que j'y

ai écrites sont à l'inverse de ma propre expérience, mais on y trouve la pensée de cet homme. On voit dans cette image la complexité de la société égyptienne, avec des mondes qui se chevauchent : l'homme absorbé dans sa lecture, les tentes avec l'occupation de la place Tahrir par les Frères musulmans qui vont bientôt gagner les élections, les immeubles modernes... »



Experience kills people. Place Tahrir, Le Caire. Juin 2012.



Élection de Morsi. Place Tahrir, Le Caire. Juin 2012.

« GAME OVER. La partie est finie, mais c'est très ambigu, car ce sont les Frères musulmans qui le disent place Tahrir. Morsi sera élu, mais un an plus tard la répression menée par le général Sissi fera mille morts en un week-end. Je n'ai pas de photographie de ce moment car pendant que l'on photographiait l'évacuation à la mitrailleuse du camp des Frères musulmans de la mosquée El Rabia, j'ai été arrêté et dépouillé avec mon ami Shawkan, jeune photographe, qui lui est encore emprisonné pour on ne sait combien de

temps, dans la tristement célèbre Tora, prison du Caire. Finalement, partager les murs avec les artistes de rue égyptiens, qui racontaient la révolution et y participaient pleinement en collant leurs affiches ou en peignant les murs à la bombe sur Mahmoud street, c'était pour moi une façon de prendre parti. Mon travail d'affichage sur place était un peu à part. Je suis allé photographier les pyramides. Un ami rencontré là-bas disait : «La révolution égyptienne n'est ni communiste ni capitaliste, elle est pharaonique.» »



De l'autre côté du monde. Place Tahrir, Le Caire. Juin 2012.

« Lors de la Révolution, ceux qui occupent la place Tahrir tiennent le pouvoir. Au début, ce furent les étudiants et la bourgeoisie, et ils sont très vite rejoints par les Frères musulmans. Ici, c'est au moment de l'attente des résultats des élections, attente qui a pu durer jusqu'à 10 jours. Ce scrutin opposait Morsi, le leader des

Frères musulmans, et l'ex-Premier ministre. Malgré ces éléments historiques et l'excitation d'être présent lors de ce basculement, il faut bien constater que l'on est *de l'autre côté du monde*, que je ne peux rien comprendre de cette situation. Il ne s'agit pas de témoigner, mais de faire partie du monde... »



De l'autre côté du monde. Beni Tadjite, Maroc. Septembre 2011.

« Au Maroc, il n'y a pas eu de révolution, mais on découvre des conditions de travail impensables. Une vieille mine française a été accaparée par des gardiens qui y font travailler des personnes étrangères

à la région. Les « fruits » me viennent de Sarajevo, des « bruits » omniprésents que faisaient les bombes. Je traîne cela avec moi, comme les critiques vis-à-vis de l'esthétisation de la souffrance. »

« Cette photographie est le pendant féminin de celle où l'on voit le vieil homme attelé à une tâche sans fin. À la fin du processus d'extraction du minerais, ces femmes tapent toute la journée sur ces cailloux pour récupérer le plomb. J'ai

gratté le film pour écrire cette définition du présent selon Sartre, « objet d'un reflet sans objet », car une ambiguïté entre l'objet et la femme-objet se superposait ainsi. Cela définit la photographie, mais aussi la condition humaine. »



Ceci est une photo. Beni Tajjite, Maroc. Août 2011.